

# Le printemps

Déjà j'ai vu le verger  
Se parer de fleurs nouvelles ;  
Le Zéphyr, toujours léger,  
Déjà folâtre autour d'elles.

L'hiver fuit ; tout va changer,  
Tout renaît : à ce bocage  
Aux verts tapis leur fraîcheur,  
Aux rossignols leur ramage ;  
Et non la paix à mon cœur.

Le soleil, fondant la glace  
Qui blanchissait le coteau,  
Revêt d'un éclat nouveau  
Le gazon qui la remplace.

Le ruisseau libre en son cours,  
Avec son ancien murmure,  
Reprend ses anciens détours.  
Son eau, plus calme et plus pure,  
Suit sa pente sans efforts ;  
Et, fuyant dans la prairie,  
Féconde l'herbe fleurie  
Dont Flore embellit ses bords.

Voyez-vous le vieil érable

Couronner de rameaux verts  
Son front large et vénérable  
Qui se rit de cent hivers ?  
Une naissante verdure  
Revêt aussi ses vieux bras,  
Dégagés des longs frimas  
Que suspendait la froidure.

Oh ! que les champs ont d'appas !  
La plaine, au loin, se colore  
De l'émail changeant des fleurs,  
Que n'outragea pas encore  
Le fer cruel des faneurs.

La passagère hirondelle  
À son nid est de retour :  
La douce saison d'amour  
Dans nos climats la rappelle.  
Elle accourt à tire-d'aile,  
L'imprudente, et ne voit pas  
L'insidieuse ficelle  
Dont l'homme a tissu ses lacs :  
À travers l'onde et l'orage,  
Quand elle affrontait la mort,  
La pauvrette, loin du port,  
Ne prévoyait pas le sort  
Qui l'attendait au rivage !

Désormais en liberté,  
La pastourelle enflammée

Court à l'onde accoutumée  
Qui lui peignait sa beauté.  
Contre l'infidélité  
Le clair miroir la rassure,  
Et lui dit que les autans,  
Ces fléaux de la nature,  
Moins à craindre que le temps,  
N'ont pas gâté sa figure.

Déjà j'ai vu les agneaux,  
Oubliant la bergerie,  
Broueter l'herbe des coteaux  
Et bondir dans la prairie.  
L'impatient voyageur  
Sort de sa retraite oisive,  
Et la barque du pêcheur  
Flotte plus loin de la rive.

De la cime du rocher  
D'où son regard se promène,  
Déjà le hardi nocher  
Affronte l'humide plaine ;  
Fatigué du long repos  
Dans lequel l'hiver l'enchaîne,  
Il retourne sur les flots.  
Loin des paternels rivages  
Qu'il ne doit jamais revoir,  
Il court, hélas ! plein d'espoir,  
Chercher de plus riches plages.  
Intrépide, il fuit le port.

À la gaîté qui l'anime,  
Le croirait-on sur l'abîme  
Où cent fois il vit la mort ?

Et moi seul, quand l'espérance  
Luit au fond de tous les cœurs,  
Je vois la saison des fleurs,  
Sans voir finir ma souffrance !  
Loin de partager mes feux,  
Daphné rit de ma tristesse.  
Hélas ! le trait qui me blesse  
Ne part-il pas de ses yeux ?

Mille fois, dans mon délire,  
Ceint de lauriers toujours verts,  
J'ai célébré dans mes vers,  
Et la beauté que je sers,  
Et l'amour qu'elle m'inspire.

Ah ! si d'éternels mépris,  
Daphné, sont encor le prix  
D'une éternelle constance,  
Tremble : l'amour outragé  
Peut être à la fin vengé  
De ta longue indifférence :  
Je puis, de la même voix  
Qui te chanta sur ma lyre,  
Publier tout à la fois  
Tes rrigueurs et mon martyre.

Qu'ai-je dit ? pardonne-moi ;

Pardonne, ô ma douce amie !

D'un cœur qui se plaint de toi

Idole toujours chérie.

Un siècle entier, nuit et jour,

J'ai langui dans la contrainte ;

Et c'est un excès d'amour

Qui m'arrache cette plainte.

Mais, ô Daphné ! soit que ton cœur

Dédaigne ou partage ma flamme,

Dans ta pitié, dans ta rigueur,

Sois toujours l'âme de mon âme.

Écrit en 1785.

Antoine-Vincent Arnault (1766–1834)